

## Études littéraires africaines

MENDO ZE (Gervais), éd., *Ecce Homo Ferdinand Léopold Oyono. Hommage à un classique africain*. Préface d'Abdou Diouf. Paris : Karthala, 2007, 651 p., bibl. – ISBN 978-2-84586-829-8



Pierre Soubias

Number 26, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035141ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035141ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Soubias, P. (2008). Review of [MENDO ZE (Gervais), éd., *Ecce Homo Ferdinand Léopold Oyono. Hommage à un classique africain*. Préface d'Abdou Diouf. Paris : Karthala, 2007, 651 p., bibl. – ISBN 978-2-84586-829-8]. *Études littéraires africaines*, (26), 103–105. <https://doi.org/10.7202/1035141ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

l'histoire (Fukuyama) et celle-ci est proprement centrée sur les institutions et l'économie occidentales. Si tout est joué politiquement et économiquement, le quotidien est donc « géré » et la philosophie retourne à la tour d'ivoire d'où Marx l'avait délogée. L'auteur dégage donc des espaces renouvelés pour la pensée, un engagement contre la fin de l'histoire que le libéralisme tente de nous imposer et pour une pensée sur la tradition africaine. Il récuse à cet égard les illusions d'un socialisme bantou qui a fait long feu et impose à la tradition l'épreuve des sciences pour déterminer ce qui en elle relève de valeurs libératrices ou d'un conformisme rétrograde. Ch.Z. Bowao aborde donc le problème qu'Obenga effleura et sur lequel il ne se prononça pas très clairement. Il inverse aussi les positions de Fanon et de Cabral, le premier avec le concept de zones d'occulte déséquilibre, lieu subversif de la culture populaire, l'autre avec le concept de transmutation (précisé par Pereira) qui, dans une lutte, ouvre pour un trait culturel traditionnel un sens révolutionnaire. Ces deux conceptions font de la culture africaine un processus qui remet en cause le jugement hautain des sciences et du rationalisme occidental, en fait captifs d'un positivisme diffus alors que Ch.Z. Bowao met ce jugement en position d'arbitre.

C'est un peu à cause de ces deux penseurs, Fanon et Cabral, que nous attendons d'autres ouvrages de C.Z. Bowao, qui affinent ses positions, notamment par des études plus concrètes. Il nous met en appétit dans cet ouvrage et vole très haut. Ce qui doit venir devrait être encore plus intéressant.

■ Michel NAUMANN

MENDO ZE (GERVAIS), ÉD., *ECCE HOMO FERDINAND LÉOPOLD OYONO. HOMMAGE À UN CLASSIQUE AFRICAIN*. PRÉFACE D'ABDOU DIOUF. PARIS : KARTHALA, 2007, 651 P., BIBL. – ISBN 978-2-84586-829-8.

Cet imposant volume, auquel ont contribué environ vingt-cinq collaborateurs, se présente avant tout comme un hommage rendu à F. Oyono par ses compatriotes. La photo de couverture est étrangement parlante : Oyono y apparaît très digne, en costume et couvert de médailles, mais rien ne confirme qu'il y ait là un clin d'œil ironique au « vieux nègre » et à sa célèbre décoration. On pourra méditer sur cet étrange retournement qui fait qu'un romancier ayant courageusement dénoncé, dans son œuvre, les faux-semblants des discours officiels, se voie à son tour honoré de façon aussi institutionnelle. Heureusement, si on excepte les textes introducteurs et conclusifs, l'essentiel de l'ouvrage est le fait d'analystes plus que de thuriféraires.

Les cinq premiers chapitres retracent le parcours politique d'Oyono, s'intéressant successivement au « diplomate », au « militant » et au « grand commis de l'État », sans que les rédacteurs, qui l'ont en général côtoyé comme Ministre ou Ambassadeur, distinguent clairement ces aspects. Pour l'essentiel, ces chapitres relatent des faits connus et le chercheur en littérature n'y trouvera pas de révélation particulière. En effet, l'époque de rédaction des romans, les années 50, ne fait l'objet d'aucune étude précise qui permettrait

de nourrir une critique génétique ou biographique. Les lecteurs d'Oyono, pourtant, auront repéré le climat politique tendu qui imprègne notamment les premières pages d'*Une vie de boy*. Ils aimeraient aussi comprendre comment Oyono, censé étudier en France pendant ces années, a pu imaginer à distance ce narrateur mystérieux qui, contemporain de la guérilla rubéniste, se trouve lui-même plongé dans une situation de semi-illégalité qui l'oblige à passer régulièrement la frontière de la Guinée Équatoriale... Mais certaines questions et certaines enquêtes sont peut-être encore prématurées.

À partir du chapitre 6, les trois romans d'Oyono (*Une vie de boy*, *Le Vieux Nègre et la médaille*, *Chemin d'Europe*) sont au cœur de l'étude. Ils sont exploités tantôt ensemble, tantôt isolément, au long de vingt-trois chapitres qui se révèlent extrêmement divers dans les outils qu'ils convoquent : narratologie, linguistique, psychologie, sociologie, anthropologie, sans compter les approches plus classiquement thématiques. S'il n'est pas possible de résumer toutes ces contributions, quelques impressions d'ensemble émergent cependant.

La première sera une certaine frustration devant l'usage fait des concepts venus de la linguistique : acteurs de la communication, énonciation, registres de langue, hétérogénéité linguistique, champs lexicaux... D'abord, plusieurs confusions peuvent choquer même le critique peu aguerri en la matière : erreurs dans l'identification des modalités de discours rapportés, approximations dans le repérage des niveaux de langue, mise sur le même plan du récit et des discours des personnages, glissement de la question de l'« oralité » vers celles des tonalités (lyrisme, ironie, drame...). Le plus gênant est peut-être que la convocation de références théoriques un peu « écrasantes » s'accompagne d'une difficulté à ajuster la méthode à la nature du texte, et apparaît du coup disproportionnée : soit l'hypothèse de l'étude se révèle en fait thématique (voire idéologique) plus que linguistique, soit il manque une articulation avec l'esthétique romanesque. Dans les deux cas, l'outil linguistique n'apporte pas autant de neuf qu'on l'espérait. Quelques contributions font exception : une bonne étude de l'alternance des codes et celles qui pointent, même sans en faire l'objet de leur analyse, ce qui est peut-être central chez Oyono, c'est-à-dire la perversion de la communication, le malentendu, l'impossibilité de dépasser le rapport d'étrangeté qu'entretiennent les langues entre elles.

Par contraste, les approches psychologiques ou thématiques, bien que moins nouvelles, sont plus assurées. Il était pertinent de tenter de creuser le psychisme tourmenté de Barnabas dans *Chemin d'Europe*, roman qui est un peu le mal-aimé de la trilogie, mais dont la tonalité aigre complète bien le paysage mental des deux autres romans. Les personnages féminins demandaient effectivement une étude spécifique ; on espère simplement que d'autres chercheurs feront l'économie des poncifs sociologiques qui encombrant parfois celles que nous lisons ici.

Enfin, certaines recherches s'avèrent nécessaires à la bonne compréhension du texte. Nous pensons par exemple à l'exploration de l'intertexte religieux (notamment biblique), intelligemment mis en valeur, ou à la documentation, toujours utile, sur le substrat linguistique et culturel des romans, en particulier son onomastique.

On regrette qu'une perspective manque au panorama : un recours à la psychanalyse, ou au moins à une psychologie moins conventionnelle, aiderait certainement à dessiner la cohérence profonde de cet imaginaire. On sent bien que les figures paternelles sont très constantes dans leur autoritarisme et leur égoïsme, que les figures maternelles sont plus attendues, mais nécessaires au panorama familial. Surtout, Oyono se démarque de ses contemporains par une obsession très moderne de la sexualité et du corps en général, qui resterait à analyser. Enfin, les contributeurs évoquent à peine toutes ces figures de la subversion, de la moquerie ou de la parodie, qui peuplent cette œuvre et lui donnent une tonalité spécifique : recourant à la fois au grotesque et au pathétique, son écriture est d'une *efficacité* littéraire toujours aussi redoutable après un demi-siècle, et finalement peu expliquée.

Au total, malgré le sérieux des contributeurs – ou peut-être à cause de leur excès de scrupules –, l'âme sarcastique d'Oyono n'habite pas ce mausolée de papier qu'on a voulu lui ériger. Peut-être a-t-il manqué ici un projet scientifique plus resserré, qui évite les redondances d'un chapitre à l'autre, structure plus clairement l'ensemble, privilégie les approches vraiment novatrices et accepte de situer Oyono par rapport à d'autres romanciers du continent, notamment postérieurs – mise en perspective qui n'est jamais esquissée. *Amor nescit reverentiam*, disait Saint Augustin : en littérature aussi, l'amour du texte doit aller au-delà de la simple révérence.

■ Pierre SOUBIAS

SCHÜLLER (THORSTEN), « *WO IST AFRIKA ?* » *PARATOPISCHE ÄSTHETIK IN DER ZEITGENÖSSISCHEN ROMANLITERATUR DES FRANKOPHONEN SCHWARZAFRIKA*. FRANKFURT A.M. : IKO-VERLAG, COLL. STUDIEN ZU DEN FRANKOPHONEN LITERATUREN AUSSERHALB EUROPAS, BD. 31, 2008, 287 P. – ISBN 978-88939-904-5.

Le début du titre, « *Wo ist Afrika ?* » (« Où est l'Afrique ? »), questionne brutalement et de manière polémique la nouvelle liberté de la littérature africaine, phénomène que Th. Schüller situe dans le cadre de la globalisation et de la paratopie (concept qui suppose, à travers une scène d'énonciation, un mouvement d'enveloppement réciproque de l'« intérieur » et de l'« extérieur »). D'entrée de jeu, il situe dans les années 1970 le point de départ d'une nouvelle génération, qui émerge et s'émancipe des traditions esthétiques des années antérieures. Dressant la généalogie de cette littérature en liberté, entraînée par le flot puissant de la mondialisation, Th. Schüller passe en revue l'écriture des « enfants de la postcolonie », c'est-à-dire ces écrivains nés au lendemain des indépendances, dont les œuvres insufflent une dynamique nouvelle à la production littéraire.

Prenant appui sur les travaux de S. Dabla, H. Pageaux, P.S. Diop, J. Riesz, P. Halen, V. Tadjou, sur les revues (*Notre Librairie*, *Plumes émergentes*, 2002), la presse (*Le Nouvel Observateur*, *Le Monde*) et les discours d'escorte d'écrivains tels que B.B. Diop ou K. Efovi, Th. Schüller observe les tendances de l'écriture postcoloniale dans le processus de la mondialisation. Son corpus,